

jours la reproduire. Frappé de ce spectacle, je ne m'étois point aperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai surpris, me dit-il, dans une espèce de ravissement. Je ne cesse de l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce : l'extrême pureté de l'air qu'on y respire, et les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon âme à de nouvelles sensations. Nous primes de là occasion de parler de l'influence du climat¹. Philotime attribuoit à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs, sensibilité, disoit-il, qui est pour eux une source inarissable de plaisirs et d'erreurs, et qui semble augmenter de jour en jour. Je croyois au contraire, repris je, qu'elle commençoit à s'affoiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois.

C'est, répondit-il, qu'elle étoit autrefois plus grossière ; c'est que les nations étoient encore dans l'enfance. Si à des hommes dont la joie n'éclateroit que par des cris tumultueux, une voix accompagnée de quelque instrument faisoit entendre une mélodie très simple, mais assujettie à certaines règles, vous les verriez bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animoit par ses chants les ouvriers qui construisoient la forte-

¹ Hipocr. de aer. c. 55, etc. Plat. in Tim. t. 3. p. 24.

resse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis, lorsqu'on a refait les murs de Messène² ; on publia que les murs de Thèbes s'étoient élevés aux sons de sa lyre. Orphée tiroit de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres dépositoient leur fureur à ses pieds.

Je ne remonte pas à ces siècles reculés, repris-je ; mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, et tout-à-coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre³ ; les Athéniens entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnoit l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île⁴ ; les mœurs des Arcadiens radoucies par la musique⁵, et je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches.

Je les connois assez, me dit-il, pour vous assurer que le merveilleux disaroit, dès qu'on les discute⁶. Terpandre et Solon durent leurs succès plutôt à la poésie qu'à la musique, et peut-être encore moins à la poésie qu'à des circonstances particulières. Il falloit bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenue par Solon, elle n'étonnera jamais ceux

¹ Pausan. l. 4. c. 27.

² Plut. de mus. t. 2. p.

1146. Diod. Sic. fragm. t.

2. p. 629.

³ Plut. in Solon. t. 1. p.

82.

⁴ Polyb. lib. 4. p. 289.

Athen. l. 14. p. 626.

⁵ Mém. de l'Acad. des

bell. let. t. 5. p. 133.

qui connoissent la légèreté des Athéniens. L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avoient contracté dans un climat rigoureux et dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendoit malheureux. Leurs premiers législateurs s'aperçurent de l'impression que le chant faisoit sur leurs âmes. Ils les jugèrent susceptibles du bonheur, puisqu'ils étoient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux et les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solennelles, des danses de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprochèrent insensiblement ces hommes agrestes. Ils devinrent doux, humains, bienfaisans. Mais combien de causes contribuèrent à cette révolution! la poésie, le chant, la danse, des assemblées, des fêtes, des jeux; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaisir, pouvoient leur inspirer le goût des arts et l'esprit de société.

On dut s'attendre à des effets à peu près semblables, tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave et décente comme elle, fut destinée à conserver l'intégrité des mœurs. Mais depuis qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilège d'instruire les hommes, et de les rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes, lui dis-je, je les ai vu plus souvent traiter de chimériques. Les uns gémissent sur la corruption de la musique, les autres se félicitent de sa perfection.

Vous avez encore des partisans de l'ancienne, vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les législateurs regardoient la musique comme une partie essentielle de l'éducation¹: les philosophes ne la regardent presque plus aujourd'hui que comme un amusement honnête². Comment se fait-il qu'un art qui a tant de pouvoir sur nos âmes, devienne moins utile en devenant plus agréable?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche et plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide et de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en emuntoit les charmes, ou plutôt elle lui prêtoit les siens; car toute son ambition étoit d'embellir sa compagne.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Elle excite en nous des émotions d'autant plus vives, qu'elle fait seule retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le secret d'attendrir et de déchirer nos âmes? c'est que leurs accens et leurs cris sont le mot propre de la douleur. Dans la musique vocale, l'ex-

¹ Tim. i. Locr. ap. Plat.
l. 3. p. 104.

² Aristot. de rep. l. 8.
c. 3. l. 2. p. 451.

pression unique est l'espèce d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers¹. Or, les anciens poètes, qui étoient tout-à-la-fois musiciens, philosophes, législateurs, obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant dont ces vers étoient susceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rythme, ces trois puissans agens dont la musique se sert pour imiter², confiés à la même main, dirigeoient leurs efforts de manière que tout concouroit également à l'unité de l'expression.

Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique, enharmonique; et après avoir démêlé leur caractère, ils assignèrent à chaque genre l'espèce de poésie qui lui étoit la mieux assortie³. Ils employèrent nos trois principaux modes, et les appliquèrent par préférence aux trois espèces de sujets qu'ils étoient presque toujours obligés de traiter. Il falloit animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ses exploits; l'harmonie Dorienne prêtoit sa force et sa majesté⁴. Il falloit, pour l'instruire dans la science du malheur, mettre sous ses yeux de grands exemples d'infortune; les élégies, les complaintes

¹ Tartin, tratt. di mus. p. 141.

² Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 398. Aristot. de poet. c. 1. t. 2. p. 652. Aristid. Quintil. l. 1. p. 6.

³ Plut. de mus. t. 2. p. 1142. Mém. de l'acad. des bell. lett. t. 15. p. 372.

⁴ Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 399. Plut. ibid. p. 1136 et 1137.

empruntèrent les tons perçans et pathétiques de l'harmonie Lydienne¹. Il falloit enfin la remplir de respect et de reconnaissance envers les dieux; la Phrygienne* fut destinée aux cantiques sacrés².

La plupart de ces cantiques, appelés *nomes*, c'est-à-dire, lois ou modèles³, étoient divisés en plusieurs parties, et renfermoient une action. Comme on devoit y reconnoître le caractère immuable de la divinité particulière qui en recevoit l'hommage, on leur avoit prescrit des règles dont on ne s'écartoit presque jamais⁴.

Le chant, rigoureusement asservi aux paroles, étoit soutenu par l'espèce d'instrument qui leur convenoit le mieux. Cet instrument faisoit entendre le même son que la voix⁵; et lorsque la danse accompagnoit le chant, elle peignoit fidèlement aux yeux le sentiment ou l'image qu'il transmettoit à l'oreille.

La lyre n'avoit qu'un petit nombre de sons, et le chant que très peu de variétés. La simplicité des moyens employés par la musique, assuroit le triomphe de la poésie; et la poésie, plus philosophique et plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit de plus beaux mo-

¹ Plut. ibid. p. 1136.

* Voyez la note à la fin du volume.

² Plat. de rep. ibid. Chron. de Paros.

³ Poll. l. 4. c. 9. §. 66.

Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 16. p. 218.

⁴ Plut. de mus. t. 2. p. 1133. Plat. de leg. l. 3. t. 2. p. 700.

⁵ Plut. ibid. p. 1141.

dèles¹, traçoit de grands caractères, et donnoit de grandes leçons de courage, de prudence et d'honneur. Philotime s'interrompit en cet endroit, pour me faire entendre quelques morceaux de cette ancienne musique, et surtout des airs d'un poète nommé Olympe, qui vivoit il y a environ neuf siècles: ils ne roulaient que sur un petit nombre de cordes², ajoutait-il, et cependant ils font en quelque façon le désespoir de nos compositeurs modernes*.

L'art fit des progrès; il acquit plus de modes et de rythmes; la lyre s'enrichit de cordes. Mais pendant long-temps les poètes, ou rejetèrent ces nouveautés, ou n'en usèrent que sobrement, toujours attachés à leurs anciens principes, et sur-tout extrêmement attentifs à ne pas s'écarter de la décence et de la dignité³ qui caractérisoient la musique.

De ces deux qualités si essentielles aux beaux arts, quand ils ne bornent pas leurs effets aux plaisirs des sens, la première tient à l'ordre, la seconde à la beauté. C'est la décence, ou convenance, qui établit une juste proportion entre le style et le sujet qu'on traite; qui fait que chaque objet, chaque idée, chaque passion a sa couleur, son ton, son mouvement; qui en conséquence rejette comme des dé-

¹ Aristot. de poet. c. 9.
Batt. ibid. p. 248.

² Plut. ibid. p. 1137.
* Voyez la note à la fin du volume.

³ Plut. de mus. t. 2. p. 1140. Athen. l. 14. p. 635.

⁴ Dionys. Halicar. de struct. orat. §. 20.

faits les beautés déplacées, et ne permet jamais que des ornemens distribués au hasard, nuisent à l'intérêt principal. Comme la dignité tient à l'élévation des idées et des sentimens, le poète qui en porte l'empreinte dans son ame, ne s'abandonne pas à des imitations serviles¹. Ses conceptions sont hautes, et son langage est celui d'un médiateur qui doit parler aux dieux, et instruire les hommes².

Telle étoit la double fonction dont les premiers poètes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs hymnes inspiroient la piété; leurs poèmes, le désir de la gloire; leurs élégies, la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixoient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes; et la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisoit avec plaisir l'amour du devoir, et l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une musique si sévère n'étoit guère propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en souriant, que les passions des Grecs n'étoient pas assez actives? La nation étoit fière et sensible; en lui donnant de trop fortes émotions, on risquoit de pousser trop loin ses vices et ses vertus. Ce fut aussi une vue profonde dans ses législateurs, d'avoir fait servir la musique à modérer son ardeur dans le sein des plaisirs, ou

¹ Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 395, etc.

² Plut. de mus. t. 2. p. 1140.

sur le chemin de la victoire. Pourquoi dès les siècles les plus reculés, admit-on dans les repas l'usage de chanter les dieux et les héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin¹, alors d'autant plus funestes, que les ames étoient plus portées à la violence? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les soldats un certain nombre de joueurs de flûte, et les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette? n'est-ce pas pour suspendre le courage impétueux des jeunes Spartiates, et les obliger à garder leurs rangs²?

Ne soyez donc point étonné qu'avant même l'établissement de la philosophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de soin à l'immutabilité de la saine musique³, et que depuis, les hommes les plus sages, convaincus de la nécessité de calmer, plutôt que d'exciter nos passions, aient reconnu que la musique dirigée par la philosophie, est un des plus beaux présens du ciel, une des plus belles institutions des hommes⁴.

Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs. Vous avez pu entrevoir que sur la fin de son

¹ Plut. de mus. p. 1146. Athen. l. 14. p. 627.

² Thucyd. l. 5. c. 70. Aul. Gell. l. 1. c. 11. Aristot. ap. eumd. ibid. Plut. de ira, t. 2. p. 458. Polyb. l. 4. p. 289. Athen. l. 12.

p. 517. Id. l. 14. p. 627.

³ Plut. de mus. p. 1146.

⁴ Tim. Locr. ap. Plat. t. 3. p. 104. Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 410. Diotogen. ap. Stob. p. 251.

siècle elle étoit menacée d'une corruption prochaine, puisqu'elle acquéroit de nouvelles richesses. Polymneste, tendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avoit introduit des accords inconnus jusqu'à lui¹. Quelques musiciens s'étoient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de paroles²; bientôt après on vit dans les jeux Pythiques des combats où l'on n'entendoit que le son de ces instrumens³; enfin, les poètes, et sur-tout les auteurs de cette poésie hardie et turbulente, connue sous le nom de Dithyrambique, tourmentoient à-la-fois la langue, la mélodie et le rythme, pour les plier à leur fol enthousiasme⁴. Cependant l'ancien goût prédominoit encore. Pindare, Pratinas, Lamprus, d'autres lyriques célèbres, le soutinrent dans sa décadence⁵. Le premier florissoit lors de l'expédition de Xerxès, il y a 120 ans environ. Il vécut assez de temps pour être le témoin de la révolution préparée par les innovations de ses prédécesseurs, favorisée par l'esprit d'indépendance que nous avoient inspiré nos victoires sur les Perses. Ce qui l'accéléra le plus, ce fut la passion effrénée que l'on prit tout-à-coup pour la musique instrumentale, et pour la poésie Dithyrambique. La première nous apprit à nous passer des

¹ Plut. de mus. p. 1141. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 15. p. 318.

² Plat. ibid. p. 1134 et 1141.

³ Pausan. l. 10. p. 813.

Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 15. p. 316.

⁴ Plat. de leg. l. 3. t. 2. p. 700. Schol. Aristoph. in nub. v. 332.

⁵ Plut. ibid. p. 1142.

paroles ; la seconde , à les étouffer sous des ornemens étrangers.

La musique , jusqu'alors soumise à la poésie ¹ , en secoua le joug avec l'audace d'un esclave révolté ; les musiciens ne songèrent plus qu'à se signaler par des découvertes. Plus ils multiplioient les procédés de l'art plus ils s'écartoient de la nature ². La lyre et la cithare firent entendre un plus grand nombre de sons. On confondit les propriétés des genres, des modes, des voix et des instrumens. Les chants, assignés auparavant aux diverses espèces de poésie, furent appliqués sans choix à chacune en particulier ³. On vit éclore des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie ⁴. La loi fondamentale et précieuse du rythme fut ouvertement violée, et la même syllabe fut affectée de plusieurs sons ⁵ ; bizarrerie qui devoit être aussi révoltante dans la musique, qu'elle le seroit dans la déclamation.

A l'aspect de tant de changemens rapides, Anaxilas disoit, il n'y a pas long-temps, dans une de ses comédies, que la musique, ainsi que la Libye, produisoit tous les ans quelque nouveau monstre ⁶.

Les principaux auteurs de ces innovations

¹ Prat. apud Athen. l. 14. p. 617.

² Tartin. tratt. di mus. p. 148.

³ Plat. de leg. l. 3. t. 2. p. 700.

⁴ Pherecr. ap. Plut. de mus. t. 2. p. 1141.

⁵ Aristoph. in ran. v. 1349, 1390. Schol. ibid.

⁶ Athen. l. 14. p. 623.

ont vécu dans le siècle dernier, en vivent encore parmi nous ; comme s'il étoit de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs, dans le temps où l'on parle le plus de philosophie et de morale. Plusieurs d'entre eux avoient beaucoup d'esprit et de grands talens ¹. Je nommerai Mélanippide, Cinnésias, Phrynis ², Polyidès ³, si célèbre par sa tragédie d'Iphigénie, Timothée de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poésie, et qui jouit encore de sa gloire dans un âge très avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de passer pour novateur l'avoit d'abord arrêté ⁴ ; il mêla dans ses premières compositions de vieux airs, pour tromper la vigilance des magistrats, et ne pas trop choquer le goût qui régnoit alors ; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesures.

Outre la licence dont je viens de parler, des musiciens inquiets veulent arracher de nouveaux sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de tons ⁵ ; ils fatiguent les cordes, redoublent les coups d'archet, approchent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de son qu'ils regardent comme le plus petit intervalle commensurable ⁶.

¹ Plat. de leg. l. 3. t. 2. p. 700.

² Pherecr. ibid.

³ Aristot. de poet. cap. 16. t. 2. p. 664.

⁴ Plut. de mus. t. 2. p.

1132.

⁵ Aristox. harm. elem. l. 2. p. 53.

⁶ Plat. de rep. lib. 7. t. 2. p. 331.

La même expérience en affermit d'autres dans une opinion diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son¹, sur les accords dont il faut faire usage², sur les formes introduites dans le chant, sur le talent et les ouvrages de chaque chef de parti. Epigonus, Erastocles³, Pythagore de Zacynthe, Agénor de Mytilène, Antigénide, Dorion, Timothée⁴, ont des disciples qui en viennent tous les jours aux mains, et qui ne se réunissent que dans leur souverain mépris pour la musique ancienne qu'ils traitent de surannée⁵.

Savez-vous qui a le plus contribué à nous inspirer ce mépris? ce sont des Ioniens⁶; c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, et qui, dans un pays fertile et sous le plus beau ciel du monde⁷, se console de cette perte dans le sein des arts et de la volupté. Sa musique légère, brillante, parée de grâces, se ressent en même temps de la mollesse qu'on respire dans ce climat fortuné⁸. Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ses accens. Un de ces Ioniens, Timothée dont je vous ai parlé, fut d'abord sifflé sur notre théâtre: mais Euripide, qui connoissoit le génie de sa nation, lui prédit qu'il régneroit

¹ Aristox. l. I. p. 3.

² Id. l. 2. p. 36.

³ Aristox. l. I. p. 5.

⁴ Plut. de mus. t. 2. p. 1138, etc.

⁵ Id. ibid. p. 1135.

⁶ Aristid. Quintil. l. I.

p. 27.

⁷ Herodot. l. I. c. 142.

⁸ Plut. in Lyc. t. I. p.

41. Lucian. harm. t. I. p.

851. Mem. de l'Acad. des

bell. lett. t. 13. p. 208.

bientôt sur la scène; et c'est ce qui est arrivé¹. Enorgueilli de ce succès, il se rendit chez les Lacédémoniens avec sa cithare de onze cordes, et ses chants efféminés. Ils avoient déjà réprimé deux fois l'audace des nouveaux musiciens². Aujourd'hui même, dans les pièces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation exécutée sur un instrument à sept cordes, ne roule que sur un ou deux modes³. Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée! Quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des Rois et des Ephores! On l'accusoit d'avoir, par l'indécence, la variété et la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, et entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivait de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devoit, à jamais, écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des mœurs⁴. Il faut observer que le décret est à-peu-près du temps où les Lacédémoniens remportèrent, à Ægos-Potamos, cette célèbre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires décident du sort de la musique; ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de musique, et se constituent les arbitres du goût. Comme

¹ Plut. an seni, etc. t. 2. p. 795.

² Athen. p. 628. Plut. in Agid. t. I. p. 799. Id. in

Lacon. instit. p. 238.

³ Plut. de mus. t. 2. p. 1142.

⁴ Boeth. de mus. lib. I. c. I. Not. Bulliard. in Theoz.

Smyrn. p. 295.

il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports ¹. Des philosophes eurent beau s'écrier ² qu'adopter de pareilles innovations, c'étoit ébranler les fondemens de l'état * ; en vain les auteurs dramatiques percèrent de mille traits ceux qui cherchoient à les introduire ³. Comme ils n'avoient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemie ont fini par tout subjuguier. L'une et l'autre ont eu le même sort que la vertu et la volupté, quand elles entrent en concurrence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime ; n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction générale ? Très souvent, répondit-il ; je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses et ses agrémens ; mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les productions des anciens, un poète qui me fait aimer mes devoirs ; j'admire dans celles des modernes, un musicien qui me procure du plaisir. Et ne pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'on doit juger de la musique par le plaisir qu'on en retire ⁴ ?

Non, sans doute, répliqua-t-il, si ce plai-

¹ Aristot. de rep. lib. 8. p. 458 et 459.

² Plat. de rep. l. 4. t. 2. p. 424.

* Voyez la note à la fin du volume.

³ Aristoph. in nub. v.

965. in ran. v. 1339. Schol. ibid. Prat. ap. Athen. l. 14. p. 617. Pherecr. ap. Plut. de mus. t. 2. p. 1141.

⁴ Plat. de leg. l. 2. t. 2. p. 668.

sir est nuisible, ou s'il en remplace d'autres moins vifs, mais plus utiles. Vous êtes jeune, et vous avez besoin d'émotions fortes et fréquentes ¹. Cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer, si elles n'étoient pas conformes à l'ordre, il est visible que vous devez soumettre à l'examen de la raison vos plaisirs et vos peines, avant que d'en faire la règle de vos jugemens et de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : Un objet n'est digne de notre empressement, que lorsque au-delà des agrémens qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle ². Ainsi, la nature qui veut nous conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, et qui jamais ne borna la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les alimens une douceur qui nous attire, et une vertu qui opère la conservation de notre espèce. Ici le plaisir est un premier effet, et devient un moyen pour lier la cause à un second effet plus noble que le premier ; il peut arriver que la nourriture étant également saine, et le plaisir également vif, l'effet ultérieur soit nuisible ; enfin, si certains alimens propres à flatter le goût ne produisoient ni bien ni mal, le plaisir seroit passager et n'auroit aucune suite. Il résulte de là, que c'est moins par le premier effet que par le second, qu'il faut déci-

¹ Plat. ibid. p. 664.

² Id. ibid. p. 667.
P 2.

der si nos plaisirs sont utiles , funestes ou indifférens.

Appliquons ce principe. L'imitation que les arts ont pour objet , nous affecte de diverses manières ; tel est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel , souvent ignoré du spectateur et de l'artiste lui-même : elle modifie l'ame ¹ au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellissent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation , considérez jusqu'à quelle profondeur deux de nos sens, l'ouïe et la vue , transmettent à notre ame les impressions qu'ils reçoivent ; avec quelle facilité un enfant entouré d'esclaves copie leurs discours et leurs gestes , s'approprie leurs inclinations et leur bassesse ².

Quoique la peinture n'ait pas , à beaucoup près , la même force que la réalité , il n'en est pas moins vrai que ses tableaux sont des scènes où j'assiste , ses images des exemples qui s'offrent à mes yeux. La plupart des spectateurs n'y cherchent que la fidélité de l'imitation , et l'attrait d'une sensation passagère ; mais les philosophes y découvrent souvent , à travers les prestiges de l'art , le germe d'un poison caché. Il semble à les entendre que nos vertus sont si pures ou si foibles , que le moindre soufle de la contagion peut les flétrir ou les détruire.

¹ Aristot. de rep. l. 8.
t. 2. p. 455.

² Plat. de rep. l. 2. t. 2. p. 305.

Aussi en permettant aux jeunes gens de contempler à loisir les tableaux de Denys , les exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards sur ceux de Pauson , à les ramener fréquemment sur ceux de Polygnote ¹. Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons ; son imitation est fidèle , agréable à la vue , sans danger , sans utilité pour les mœurs. Le second , en donnant à ses personnages des caractères et des fonctions ignobles , a dégradé l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il n'est : ses images ôtent à l'héroïsme son éclat , à la vertu sa dignité. Polygnote , en représentant les hommes plus grands et plus vertueux que nature , élève nos pensées et nos sentimens vers des modèles sublimes , et laisse fortement empreinte dans nos ames l'idée de la beauté morale , avec l'amour de la décence et de l'ordre.

Les impressions de la musique sont plus immédiates , plus profondes et plus durables que celles de la peinture ² ; mais ses imitations , rarement d'accord avec nos vrais besoins , ne sont presque plus instructives. Et en effet , quelle leçon me donne ce joueur de flûte , lorsqu'il contrefait sur le théâtre le chant du rossignol ³ , et dans nos jeux le sifflement du serpent ⁴ ; lorsque dans un morceau d'exécution il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons,

¹ Aristot. de rep. l. 8.
c. 5. p. 455. Id. de poet.
c. 2. t. 2. p. 653.
² Aristot. de rep. l. 8.

t. 2. p. 455.

³ Aristoph. in av. v.
c. 23.

⁴ Strab. l. 9. p. 421.

rapidement accumulés l'un sur l'autre¹? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifioit, et pendant que la plupart des spectateurs applaudissoient avec transport aux hardiesses du musicien², le taxer d'ignorance et d'ostentation; de l'une, parce qu'il n'avoit aucune notion de la vraie beauté; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnoit que la vaine gloire de vaincre une difficulté*.

Quel effet encore peuvent opérer des paroles qui, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention, que les inflexions et les agrémens de la voix fixent uniquement sur la mélodie? Je parle sur-tout de la musique qu'on entend au théâtre³ et dans nos jeux; car dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

En ce moment, des chants mélodieux frappèrent nos oreilles. On célébroit ce jour-là une fête en l'honneur de Thésée⁴. Des chœurs composés de la plus brillante jeunesse d'Athènes, se rendoient au temple de ce héros. Ils rappeloient sa victoire sur le Minotaure, son arrivée en cette ville, et le retour des jeunes Athéniens dont il avoit brisé les fers. Après

¹ Plat. de leg. l. 2. t. 2. du volume. p. 669.

² Aristot. de rep. l. 8. II 36.

³ Id. in Thes. t. I. p. 17.

* Voyez la note à la fin

avoir écouté avec attention, je dis à Philotime: Je ne sais si c'est la poésie, le chant, la précision du rythme, l'intérêt du sujet, ou la beauté ravissante des voix¹, que j'admire le plus; mais il me semble que cette musique remplit et élève mon ame. C'est, reprit vivement Philotime, qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites passions, les sentimens les plus honorables à l'homme, les plus utiles à la société, le courage, la reconnoissance, le dévouement à la patrie; c'est que, de son heureux assortiment avec la poésie, le rythme et tous les moyens dont vous venez de parler, elle reçoit un caractère imposant de grandeur et de noblesse; qu'un tel caractère ne manque jamais son effet, et qu'il attache d'autant plus ceux qui sont faits pour le saisir, qu'il leur donne une plus haute opinion d'eux mêmes. Et voilà ce qui justifie la doctrine de Platon. Il désireroit que les arts, les jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs, s'il étoit possible, nous entourassent de tableaux qui fixeroient sans cesse nos regards sur la véritable beauté. L'habitude de la contempler deviendroit pour nous une sorte d'instinct, et notre ame seroit contrainte de diriger ses efforts suivant l'ordre et l'harmonie qui brillent dans ce divin modèle².

¹ Xenoph. memor. l. 3. p. 765.

² Plat. de rep. l. 3. t. 2. p. 401.

Ah, que nos artistes sont éloignés d'atteindre à la hauteur de ces idées! Peu satisfaits d'avoir anéanti les propriétés affectées aux différentes parties de la musique, ils violent encore les règles des convenances les plus communes. Déjà la danse, soumise à leurs caprices, devient tumultueuse, impétueuse, quand elle devrait être grave et décente; déjà on insère dans les entre-actes de nos tragédies, des fragmens de poésie et de musique étrangers à la pièce, et les chœurs ne se lient plus à l'action¹.

Je ne dis pas que de pareils désordres soient la cause de notre corruption; mais ils l'entretiennent et la fortifient. Ceux qui les regardent comme indifférens, ne savent pas qu'on maintient la règle autant par les rites et les manières que par les principes; que les mœurs ont leurs formes comme les lois, que le mépris des formes détruit peu à peu tous les liens qui unissent les hommes.

On doit reprocher encore à la musique actuelle cette douce mollesse, ces sons enchanteurs qui transportent la multitude, et dont l'expression, n'ayant pas d'objet déterminé, est toujours interprétée en faveur de la passion dominante. Leur unique effet est d'énerver de plus en plus une nation où les âmes sans vigueur, sans caractère, ne sont distinguées que par les différens degrés de leur pusillanimité.

Mais, dis-je à Philotime, puisque l'ancien-

¹ Aristot. de poet. cap. 18. t. 2. p. 666.

ne musique a de si grands avantages, et la moderne de si grands agrémens, pourquoi n'a-t-on pas essayé de les concilier? Je connois un musicien nommé Télésias, me répondit-il, qui en forma le projet, il y a quelques années¹. Dans sa jeunesse, il s'étoit nourri des beautés sévères qui règnent dans les ouvrages de Pindare et de quelques autres poètes lyriques. Depuis, entraîné par les productions de Philoxène, de Timothée et des poètes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manières. Mais malgré ses efforts, il retomboit toujours dans celle de ses premiers maîtres, et ne retira d'autre fruit de ses veilles, que de mécontenter les deux partis.

Non, la musique ne se relevera plus de sa chute. Il faudroit changer nos idées, et nous rendre nos vertus. Or, il est plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de mœurs, ajouta-t-il, nous aurons des plaisirs. L'ancienne musique convenoit aux Athéniens vainqueurs à Marathon; la nouvelle convient à des Athéniens vaincus à Ægospotamos.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire, lui dis-je: Pourquoi apprendre à votre élève un art si funeste? à quoi sert-il en effet? A quoi il sert, réprit-il en riant! de hochet aux enfans de tout âge, pour les empêcher de briser les meubles de la maison². Il occupe ceux dont

¹ Plut. de mus. t. 2. p. 1142.

² Aristot. de rep. l. 8. c. 6. t. 2. p. 456.

l'oisiveté seroit à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux , ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique , parce que , destiné à remplir les premières places de la république , il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces que l'on présente au concours , soit au théâtre , soit aux combats de musique. Il connoitra toutes les espèces d'harmonie , et n'accordera son estime qu'à celles qui pourront influer sur ses mœurs ¹. Car malgré sa dépravation , la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles ². Ces procédés pénibles , ces chants de difficile exécution , qu'on se contentoit d'admirer autrefois dans nos spectacles , et dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans ³ , ne fatigueront jamais mon élève. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains , à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs , s'il en a ; le délasse de ses travaux , au lieu de les augmenter , et modère ses passions , s'il est trop sensible ⁴. Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux : que la musique nous appelle au plaisir , la philosophie à la vertu ;

¹ Aristot. de rep. l. 8. c. 7. t. 2. p. 458.

² Id. ibid. c. 6. p. 456.

³ Id. ibid. p. 457.

⁴ Id. ibid. c. 7. c. 458.

mais que c'est par le plaisir et par la vertu que la nature nous invite au bonheur ¹.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des mœurs des Athéniens.

J'ai dit plus haut * qu'en certaines heures de la journée , les Athéniens s'assembloient dans la place publique , ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent , soit pour apprendre quelque nouvelle , soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontraï un jour un des principaux de la ville qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie ; de tous les vers d'Homère il n'avoit retenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs ².

Il venoit de recevoir une légère insulte : Non , disoit-il en fureur ; il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville ; car aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir : si je siège à quelque tribunal , j'y suis accablé par la foule des plaideurs , ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale , un homme de néant , sale et mal vêtu , a l'insolence de se placer auprès de moi ³. Nos orateurs sont vendus à ce peu-

¹ Aristot. de rep. l. 8. c. 5. t. 2. p. 454.

* Voyez le chap. XX de cet ouvrage.

² Homer. iliad. l. 2. v. 204.

³ Theophr. charact. c. 26.